

Karine Abiven & H el ene Biu (dir.)



Roman d'Eneas

*La Bo tie*

*Corneille*

*Marivaux*

*Baudelaire*

*Yourcenar*

IV Boiss eras – 979-10-231-1570-3

## Roman d'Eneas, *La Boétie*, *Corneille*, *Marivaux*, *Baudelaire*, *Yourcenar*

**Joëlle Gardes Tamine**

Le style entre grammaire et rhétorique

### ROMAN D'ENEAS

**Evelyne Oppermann-Marsaux**

Quelques propriétés énonciatives  
du *Roman d'Eneas* et l'émergence  
de l'écriture romanesque

**Pierre Manen**

Le *Roman d'Eneas* dans la version du ms A  
(BnF fr. 60) : un palimpseste linguistique

### LA BOËTIE

**Alexandre Tarrête**

La rhétorique de l'évidence  
dans le *Discours de la servitude volontaire*

**Nora Viet**

« Mettre la main aux plaies incurables ».  
Le pari de l'éloquence paradoxale dans  
le *Discours de la servitude volontaire*

### CORNEILLE

**Nicholas Dion**

« D'un genre peut-être plus sublime » :  
la mise en forme des intentions dans *Cinna*

**Jean de Guardia**

*Cinna* et le genre délibératif

### MARIVAUX

**Fabienne Boissieras**

L'implication passive dans  
*La Vie de Marianne* de Marivaux

**Lise Charles**

Marianne dramaturge : la scène dialoguée  
dans *La Vie de Marianne*

### BAUDELAIRE

**Pauline Bruley**

Figures d'amplification dans les *Petits poèmes  
en prose* : l'esthétique du « thyrses » à l'œuvre ?

**Stéphanie Thonnerieux**

Qui parle dans *Le Spleen de Paris* ?  
Dialogue, dialogisme et point de vue

### YOURCENAR

**Frédéric Martin-Achard**

Entre Antiquité et modernité, l'hyperbate  
dans *Mémoires d'Hadrien*

**Franck Neveu**

Discontinuité et déploiement. Sur la syntaxe  
oratoire dans *Mémoires d'Hadrien*

STYLES, GENRES, AUTEURS N°14

TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET LINGUISTIQUE FRANÇAISES

collection dirigée par Olivier Soutet

« Bibliothèque des styles »

*Styles, genres, auteurs*

- 1 Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon
- 2 Montaigne, Bossuet, Lesage, Baudelaire, Giraudoux
- 3 *Chanson de Roland*, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet
- 4 *La Queste del Saint Graal*, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais, Tocqueville, Michel Leiris
- 5 Marguerite de Navarre, Cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras
- 6 *La Suite du roman de Merlin*, Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John Perse
- 7 Du Bellay, Rotrou, Diderot, Verlaine, Gracq
- 8 Jean Bodel, Adam de la Halle, Viau, Des Périers, Voltaire, Hugo, Bernanos
- 9 Chrétien de Troyes, Ronsard, Fénelon, Marivaux, Rimbaud, Beckett
- 10 Charles d'Orléans, Montaigne, Racine, Crébillon, Aloysius Bertrand, Robbe-Grillet
- 11 Bérroul, Rabelais, La Fontaine, Saint-Simon, Maupassant, Lagarce
- 12 Guillaume de Lorris, Scève, Mme de Sévigné, Rousseau, Musset, Gide
- 13 *Le Couronnement de Louis*, Jodelle, Tristan L'Hermitte, Montesquieu, Stendhal, Éluard

Karine Abiven & Hélène Bui (dir.)

Roman d'Eneas,  
*La Boétie, Corneille,*  
*Marivaux, Baudelaire,*  
*Yourcenar*



Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de langue française  
et l'équipe « Sens, texte, informatique, histoire » (EA 4509)  
de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014  
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN : 978-2-84050-961-5

PDF complet : 979-10-231-1562-8

TIRÉS À PART EN PDF :

Gardes Tamine – 979-10-231-1563-5

I Oppermann-Marsaux – 979-10-231-1564-2

I Manen – 979-10-231-1565-9

II Tarrête – 979-10-231-1566-6

II Viet – 979-10-231-1567-3

III Dion – 979-10-231-1568-0

III de Guardia – 979-10-231-1569-7

**IV Boissieras – 979-10-231-1570-3**

IV Charles – 979-10-231-1571-0

V Bruley – 979-10-231-1572-7

V Thonnerieux – 979-10-231-1573-4

VI Martin-Achard – 979-10-231-1574-1

VI Neveu – 979-10-231-1575-8

Composition : Compo-Méca Publishing (Mouguerre)  
Adaptation numérique Emmanuel Marc DUBOIS/3d2s (Paris)

## SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

**Marivaux**





L'IMPLICATION PASSIVE DANS  
*LA VIE DE MARIANNE* DE MARIVAUX

*Fabienne Boissieras*  
*Université Jean-Moulin (Lyon 3)*

Il n'y a rien de consolant dans de pareilles peines parce que c'est la vanité qui nous les cause et que de soi-même on est incapable de détermination.

(Marivaux, *La Vie de Marianne*, p. 139)

« L'agentivité suppose une cohésion maximale, le contrôle de l'objet par le sujet<sup>1</sup> ». Partant de cette définition minimale de l'agentivité, restreinte autour du verbe, mon intention est de mettre au centre de la problématique du roman la question de l'action volontaire envisagée dans une perspective narrative et psychologique puisque les deux points de vue intimement entrelacés ici informent toute l'entreprise de mémorisation. Promis à un bel avenir, le roman pseudo-autobiographique repose en effet sur le regard rétrospectif que porte un sujet, devenu autre, sur ses propres agissements passés. Sans doute ce maillage serré de l'*actio* et de l'analyse si caractéristique de *La Vie de Marianne* explique-t-il, comme le soutient Jean-Paul Sermain<sup>2</sup>, que l'histoire dépourvue progressivement d'inconnues psychologiques ne réclame plus de dénouement. À quoi bon en effet mener la narration à son terme dès lors que la question de la résistance, ce jeu complexe de mouvements contraires, est réglée ? Inutile de rappeler que l'intrigue repose sur un défaut d'identité, une

1 Nicolas Ruwet, « Les verbes de sentiments peuvent-ils être agentifs ? », *Langue française*, 105, 1995, p. 28-39.

2 Jean-Paul Sermain, *Rhétorique et roman au dix-huitième siècle : l'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1985, p. 75-156.

béance d'*être* que Marianne tente héroïquement de combler et à laquelle elle cherche à donner du sens. Ce qui définit strictement la narrativité : une reprise active et re-créatrice du passé, fidèle à la flèche du temps et tenue par une cohérence interne<sup>3</sup>. Les émotions, ressort du tragique, fracturent le cours de l'existence de la jeune Marianne comme autant de menaces sur ses « desseins » (p. 195)<sup>4</sup>, « motifs » (p. 131), « plans » (p. 195), « conjectures » (p. 145), « pronostics » (p. 237), mais peut-être aussi ont-elles, en elles, nous le verrons, une dimension dynamique et active. Il apparaît que ce que Paul Ricœur appelle le « décider » est pour le personnage autant que pour le lecteur un lieu trouble d'appréhension et de désir, d'élan et d'impuissance. Loin d'être un acte simple, la décision authentique ne se révèle que lorsque « la conscience peut y reconnaître une intention, même extrêmement implicite, qui peut être affirmée après coup comme le projet virtuel d'une action *différée*<sup>5</sup> ». Outre les prédicats verbaux, de nombreux moyens de traduction du passif sont mis à disposition en discours. En effet, « l'expression du passif est multiforme en français » comme le rappelle Gérard Moignet, même s'il est à l'évidence en étroite accointance avec le verbe<sup>6</sup>. Engagée autour des pôles actanciels *agent/patient* ou sémantiques *agir/ressentir*, la réflexion trouve appui autant dans le lexique que dans certains arrangements syntaxiques destinés à obscurcir la référence à l'agent. Si la manifestation linguistique apparemment la plus présente dans le texte est la construction passive, il reste à Marivaux bien d'autres ressources pour peser la part d'implication, passive ou active du sujet<sup>7</sup>.

3 On se réfère à la notion d'identité narrative développée par Paul Ricœur, voir en particulier, *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1983-1985.

4 Toutes nos citations renvoient à l'édition de référence du programme de l'agrégation : Marivaux, *La Vie de Marianne*, éd. Jean-Marie Goulemot, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche classique », 2007.

5 P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, t. 1, *Le Volontaire et l'Involontaire*, Paris, Points, coll. « Essais », 2009, p. 64.

6 Gérard Moignet, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 111.

7 Voir Marc Wilmet, *Grammaire critique du français*, Paris, Hachette Supérieur, 1997, p. 457.

## Noms et adjectifs psychologiques

La langue s'est dotée d'outils précis destinés à savoir à qui imputer l'agir dans la réalisation d'un procès ou, question épineuse chez Marivaux, sur qui repose la responsabilité d'un acte réfléchi par une conscience scrupuleuse : « avais-je tort de succomber, de perdre tout courage, et d'être *abattue* jusqu'aux larmes » (p. 139). Confiée traditionnellement à la syntaxe, la question s'articule autour du verbe qui du fait de son incidence externe (*vs* le nom) peut renseigner formellement sur la part d'activité assumée par le sujet. Ainsi dans l'exemple qui précède, l'effondrement de Marianne, résultat d'une décision humiliante, semble étonnement devoir à la volonté, comme si le fait d'« être abattue » pouvait à un moment ou à un autre relever de la responsabilité du sujet. La difficulté, on le verra, vient de toutes parts et l'auteur contribue bien souvent à brouiller les cartes en diffractant la fonction agissante à diverses instances floues et instables, parfois non dénouées par la jeune Marianne, parfois élucidées par la narratrice nourrie de « l'expérience » (p. 83). On s'attachera dans un premier temps à considérer l'hétérogénéité des sélections du sujet dans le texte. Frédéric Deloffre fait un sort à ces procédés qui, sans être inventés par Marivaux, sont exploités à plein par l'auteur. Sans doute comme il est souvent montré par la critique, « le jeu subtil des analyses psychologiques, l'effort de distinction<sup>9</sup> », venus des moralistes, aboutissent-ils chez Marivaux à un degré de complexité extrême en

8 Les noms et les adjectifs psychologiques se prêtent à une même réflexion sur la part d'agentivité à l'œuvre. Une définition notionnelle entre verbes (dénotant l'action), adjectifs (indiquant une propriété) et noms manquera de souligner la proximité entre ces catégories : les noms et adjectifs psychologiques engagent obligatoirement deux procès (voire plus). Ainsi l'adjectif verbal *consolant* inscrit-il forcément « une action » entre deux termes ou plus justement entre une source et une cible. Voir Jean-Claude Anscombe, « Temps, aspects, agentivité dans le domaine des adjectifs psychologiques », *Revue de linguistique et didactique des langues*, 32, 2005, p. 145-165 : « Les noms de sentiments d'attitude (mépris, affectation, étonnement...) correspondent obligatoirement à des procès à deux actants ».

9 Frédéric Deloffre, *Une préciosité nouvelle, Marivaux et le marivaudage. Études de langue et de style* [1955], Paris, Armand Colin, 1971, p. 326.

particulier concernant l'identification du sujet : « Notre âme sait bien ce qu'elle fait ou du moins son instinct le sait. » (p. 139.) Retouche correctrice signifiante pour dire que le véritable « sujet » de l'action se dérobe sans cesse dans l'abstraction. « Mais qu'importe que notre cœur souffre, pourvu que notre vanité soit servie. » (p. 130.) La liste est longue de ces substantifs abstraits en position de sujet grammatical, caractérisés ou non, qui manifestent des capacités agentives de façon irrégulière. Citons en exemple :

Comptons mes détreesses : une vanité inexorable qui ne voulait point de Mme Dutour [...] une pudeur gémissante de la figure d'aventurière que j'allais faire. (p. 138)

C'est dommage de le quitter. Petit regret qui déshonorait un peu la fierté de mon dépit. (p. 195)

Toutes ces instances diffractées du moi rendent compte non seulement des mouvements de pensée clivés et sinueux qui traversent l'âme de l'héroïne mais aussi du travail souterrain d'élucidation et d'explication qui sous-tend la narration d'un bout à l'autre. Le « je » emprunte des identités plurielles, « ma fierté », « mon amour-propre », etc. Il s'agit là autant d'une affirmation vaniteuse de soi que le signe tangible, et habile parfois, d'une fragilité identitaire. Commentant cette prédilection pour l'éclatement des instances du sujet, F. Deloffre l'attribue non à un « tic » stylistique mais « à une vue particulière de la psychologie humaine ». Tout comme La Rochefoucauld, Marivaux conçoit l'âme non pas « comme un principe unique mais comme la composante de forces ou tendances »<sup>10</sup>. Comme l'envisagera autrement Freud, le moi se trouve dans une situation inconfortable, pris entre des « mouvements involontaires » (le ça) et les exigences contraignantes du surmoi et du monde : « le moi traduit généralement en action la volonté du ça comme si elle était sa propre volonté<sup>11</sup> ». La complexité n'en est pas moins grande :

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 330.

<sup>11</sup> Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse* [1920], Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1983.

Je trouvai un expédient dont ma misérable vanité fut contente, parce qu'il ne prenait rien sur elle, et que mon cœur ; mais qu'importe que notre cœur souffre, pourvu que notre vanité soit servie ? (p. 130)

Mon courage en était abattu. (p. 226)

On terminera sur une remarque concernant les noms en *-ement* si notables dans le texte. Selon Nicolas Ruwet, les verbes d'action contrairement aux verbes de sentiments (*toucher, blesser, détester, redouter, etc.*) admettent la nomination<sup>12</sup>. Il semble pourtant que Marivaux, en moderne, exploite de nombreux dérivés pour la valeur active que le suffixe (*-tion/-ement* dénotant une action ou le résultat de l'action) est susceptible de conserver. Privilégiant ainsi l'observation d'un processus intérieur plus qu'un résultat, Marivaux peut sonder l'âme *au fond*. L'analyse morphologique ne se borne donc pas à une simple interprétation d'éléments formels, elle sert à décrire toujours plus finement, par la décomposition qu'elle impose, les étapes successives qui aboutissent à l'expression d'un sentiment prétendument actif. On lira ainsi les énoncés suivants en considérant la trame de leur accomplissement :

Malgré l'anéantissement où je me sentais, j'étais étonnée des choses dont il m'entretenait. (p. 83)

Mon emportement ne manqua pas de me justifier. (p. 101)

C'est que cet abattement et ces pleurs me donnèrent aux yeux je ne sais quel air digne. (p. 140)

Dans quel épuisement de courage je devais tomber. (p. 138)

Vous croyez que mon découragement est mal entendu qu'il ne peut tourner qu'à ma confusion ; et c'est tout le contraire. Il va remédier à tout ; car premièrement, il me soulagea, il me mit à mon aise, il affaiblit ma vanité, il me défit de cet orgueilleux effroi que j'avais d'être connue de Valville. (p. 140)

12 N. Ruwet, « Les verbes de sentiment peuvent-ils être agentifs ? », art. cit., p. 37.

## La diathèse verbale

La notion de diathèse verbale plus large que celle de voix retenue par la grammaire traditionnelle (active, passive, pronominale) renvoie aux rapports établis entre les constituants (arguments) rassemblés autour du verbe<sup>13</sup>. Un certain nombre de contraintes grammaticales pèsent sur les constructions passives comme sur les constructions réflexives : le choix d'y recourir lorsque plusieurs possibilités sont offertes ouvre le champ de l'interprétation<sup>14</sup>. Loin de se résumer à un renversement automatique de la « voix active », la reconfiguration de la structure phrastique au passif met à mal la notion même de sujet. Pour clarifier « le problème de la voix », G. Moignet adopte un point de vue logique qui oblige à envisager le sujet comme :

*l'initius* de la tension verbale, l'opérateur choisi pour déclencher cette tension verbale. Que ce site opérateur soit parfois aussi l'agent du phénomène évoqué, c'est évidemment possible, mais ce n'est là qu'une situation particulière, liée à la sémantèse du verbe et de surcroît à la visée du discours et au contexte dans lequel le verbe est utilisé<sup>15</sup>.

La métaphore spatiale (site, lieu, siège) que l'on retrouve chez divers théoriciens invite à penser que « tout ce qui arrive » (p. 84) ne se raccorde pas facilement à une source précise. Qui décide ? qui agit ? À travers l'indéfinition du pronom, l'idée sourd que « le moi n'est pas maître dans sa maison » selon l'expression fameuse de Freud. L'invention de Marivaux est là, dans l'intuition selon laquelle « se décider » ne résulte pas simplement d'un « vouloir ». Derrière les circonlocutions précieuses

---

13 On pourra choisir le terme de *topicalisation* retenu par M. Wilmet, *Grammaire critique du français*, op. cit., p. 458 : « La topicalisation passive confirme au sujet logique la fonction de sujet grammatical mais lui dénie celle d'agent sémantique ». La topicalisation impersonnelle « procure un sujet grammatical à un énoncé privé de sujet logique ou évince le sujet logique » (p. 462). Avec cette alternative, le primat est donné à l'événementiel.

14 Sur certaines restrictions d'emploi au passif, voir Maurice Gross, *Méthodes en syntaxe. Régime des constructions complétives*, Paris, Hermann, 1975, p. 81.

15 G. Moignet, *Systématique de la langue française*, op. cit., p. 104.

perce l'inquiétude de personnages doutant de leur capacité à d'intervenir dans le cours des choses : « Une indignité si déclarée me confondait, me coupait la parole, et je restais immobile. » (p. 181.)

#### La phrase active et l'intentionnalité du *faire*<sup>16</sup>

Partant de l'analyse proposée par G. Moignet, on peut étudier les verbes à partir de leur comportement sémantique. La phrase typiquement agentive décrit une activité exercée par un agent sur un objet. Le verbe générique *faire* transitif est emblématique de ce type de procès et trouve une place importante dans le texte car *faire*, pour Marianne, est aussi exercice de sa liberté. Pour elle, l'agir est déterminé par la volonté objective de ne pas être aliéné à l'autre :

que ferais-je en sortant d'ici ? (p. 77)

je consultais donc en moi-même ce que *j'avais à faire*. (p. 94)

Mais ce qui obscurcit souvent l'analyse, c'est que l'action n'est pas toujours un « aspect du penser intentionnel », comme le remarque Paul Ricœur<sup>17</sup> (par exemple, « J'en fis trop et pas assez » [p. 145]).

Aussi *faire* ne désigne-t-il pas cet acte simple qui conformément à la logique devrait établir un lien entre un sujet et un objet ou un double objet (pour un verbe trivalent<sup>18</sup>). L'action, toujours soumise à l'analyse, n'a de sens aux yeux de Marianne que par l'intentionnalité qui la sous-tend :

16 Sur la prédilection très nette de Marivaux pour les groupes synthétiques construits avec *faire*, voir F. Deloffre, *Une préciosité nouvelle*, op. cit., p. 348.

17 P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, t. I, *Le Volontaire et l'Involontaire*, op. cit., p. 260.

18 Dans une perspective sémiologique, on peut retenir l'interprétation de Julia Kristeva afin de considérer la singularité du personnage de Marivaux : « Tout récit suit la logique montante-descendante, question-réponse, d'une épreuve [...]. Cette courbe logique s'inscrit dans une structure plus large et plus universelle, qu'elle modifie, et qui n'est autre que la logique de la phrase : *sujet-verbe-objet* ; le sujet grammatical est le héros, le verbe son action, l'objet grammatical le dénouement de l'intrigue » (« La narration en psychanalyse : des symboles à la chair », dans Myriam Revault d'Allonnes et François Azouzi [dir.], *Paul Ricœur*, Paris, L'Herne, 2004, p. 140-155, ici p. 143).

Voilà ce que vous appelez faire une œuvre de charité ; et moi je dis que c'est une œuvre brutale et haïssable, œuvre de métier et non de sentiment. (p. 83)

On fait des lâchetés qu'on ne veut pas savoir, et qu'on se déguise sous d'autres noms. (p. 196)

En emplois subdits, le verbe joue sur la pureté de l'intention antérieure à l'action (le vouloir-agir), comme dans le tour nouveau « faire compassion » :

Mon innocence et mon peu d'expérience vous ont fait compassion [...] et cependant vous voulez tout d'un coup que je sois devenue une misérable [...] ! Vous voulez qu'[...] un homme [...] qui ne me donne rien que dans l'intention de me rendre en secret une malheureuse fille [m'ait rendue amoureuse]. (p. 207<sup>19</sup>)

Quant aux verbes psychologiques si présents dans le texte, ils s'apparentent eux aussi à des verbes d'action dès lors qu'ils entraînent une modification de l'objet : M. Gross en fait des « opérateurs causatifs<sup>20</sup> ». Les propriétés sémantiques de ces verbes résident dans le projet commun de faire ressentir ou de causer un sentiment : faire de la peine, rendre triste, rendre plus sensible (affecter, émouvoir, toucher, troubler, humilier<sup>21</sup>). La liste s'enrichit chez Marivaux de créations métaphoriques originales : « éplucher ma misère » ; « écraser mon amour-propre », etc.

Je haïssais la fourberie, de quelque manière qu'elle fût, surtout celle dont le motif était d'une bassesse qui me faisait horreur. (p. 104)

Vous m'avez mortifiée. (p. 161)

Vous m'affligez, Madame, lui repartis-je vivement. (p. 191)

19 Autre occurrence qui met en débat la valeur de l'action : « La pauvre enfant ! cela fait compassion à la voir [...]. Façon de s'attendrir qui n'était ni de bon goût, ni intéressante ; aussi n'en remerciai-je pas » (p. 198).

20 M. Gross, *Méthodes en syntaxe*, op. cit.

21 Voir Yvette Yannick-Mathieu, « Verbes psychologiques et interprétation sémantique », *Langue française*, 105, 1995, p. 98-106.



L'infidélité de Valville m'a dégoûtée du monde. (p. 505)

Je sentais, dans la franchise de cette femme-là, quelque chose de grossier qui me rebutait. (p. 86)

Loin pourtant de cette Marchande l'idée de violenter Marianne, capable d'imaginer les émotions d'autrui lorsqu'elle perçoit les dommages commis par ses interventions. Son action involontaire n'est pas moins cruelle. Ce déploiement de prédicats psychologiques de nature transitive fait de l'héroïne de Marivaux un être qui, trop souvent, expérimente à ses dépens et non en agent : cela tient à l'extrême sensibilité qui la gouverne.

Tout ce qui leur arrive les pénètre. (p. 84)

Que n'avais-je souffert depuis une demi-heure ? (p. 138)

Une dernière précision pourrait encore nous guider dans la compréhension de la psychologie marivaudienne si parmi tous les sentiments éprouvés on distinguait ceux qui sont des réponses à une agression extérieure et ceux qui s'originent difficilement parce qu'ils sont permanents. « Alors qu'un individu peut-être agent ou patient par rapport à un état externe peur/crainte/enthousiasme, épouvante/plaisir, il ne peut être que lieu par rapport à un état interne (un *experier*)<sup>22</sup>. »

Ce sont des mouvements inconnus qu'elle ne possède point, qui la possèdent et la nouveauté de cet état l'alarme. (p. 124)

L'équivoque est toujours possible et le texte livre quelques exemples qui viennent réfléchir de façon incertaine la part agentive du sujet :

Eh ! mon Dieu, à quoi en suis-je réduite ! Et comme il crut que mon exclamation venait de l'épouvante qu'il me donnait : Doucement, me dit-il [...] (p. 178).

---

22 J.-C. Anscombe, « Temps, aspect et agentivité dans le domaine des adjectifs psychologiques », art. cit., p. 178.

Or pour Marianne, le discours humiliant de Climal la ramène à des souffrances plus archaïques et profondes sur lesquelles elle a bien peu de prise<sup>23</sup>.

**La voix passive : « être abattue » (p. 139)**

D'abord objet de curiosité (p. 61), la jeune Marianne peine à se dégager de sa position de victime, même si elle en apprécie parfois tous les bénéfiques secondaires. La langue dispose, entre autres, de la voix passive pour contrarier le sens autour du procès :

Il y a une voix verbale où le sujet est mis en position d'opérateur à l'égard de la sémantèse verbale, c'est-à-dire placé à l'origine du mouvement de pensée qui fonde le verbe, de la causation à l'effectation de sa sémantèse : c'est la « voix active » des grammairiens. Il y a une voix verbale où le sujet est placé en situation de résultat, c'est-à-dire qu'il est déclaré qualifié par l'effectation à laquelle a abouti, au terme de son mouvement créateur, l'opérativité verbale : c'est la voix passive traditionnelle<sup>24</sup>.

140

La décision passive prépondérante dans le roman (à ne pas réduire trop vite à une action subie) assigne la jeune Marianne à une place, celle, basse, humiliante, d'être soumise aux « injures du sort » (p. 143). Le *je* syntaxiquement en première ligne se fait réceptacle d'émotions car « la topicalisation passive confirme au sujet logique "je" la fonction de sujet grammatical mais lui dénie celle d'agent sémantique dévolu à la raison<sup>25</sup> » : « J'étais bien étourdie d'un entretien de cette espèce. » (p. 82.) Derrière l'option passive, il s'agit de dénoter tel ou tel rapport d'influence, c'est là que réside l'unité du passif. La contorsion syntaxique trouve de secrètes motivations et peut au passage se mettre au service de la mauvaise-foi de Marianne : « Je la gardai donc, et sans scrupule, j'y étais autorisée par la raison. » (p. 198.)

---

23 Une phrase comme celle-ci nous permet de percevoir ces états internes non élucidés : « Je ne saurais vous dire précisément quel était l'objet de ma peur, et voilà pourquoi elle était si vive » (p. 79).

24 G. Moignet, *Systématique de la langue française*, op. cit., p. 105.

25 M. Wilmet, *Grammaire critique du français*, op. cit., p. 580.

On le pressent, l'interprétation stylistique de la transformation passive est infinie : entre inversion des rôles, disparition de l'agent, information aspectuelle, il y a toute une gamme d'effets à trouver dans le sémantisme des verbes, dans l'entour discursif et à travers les enjeux pragmatiques de cette étape passive<sup>26</sup>.

On n'en verse [des larmes] que quand la tristesse est prise, et presque jamais pendant qu'on la prend. (p. 199)

L'habit fut acheté. (p. 93)

Par un parti pris d'économie, la phrase passive « L'habit fut acheté » (p. 93) privilégie le caractère événementiel du procès en faisant l'impasse sur l'agent. Comme par une volonté qui lui échappe, voici Marianne parée ! La phrase du texte juste en amont nous a alertés sur cette désertion du vouloir (non du désir) : « Ainsi j'acceptai l'offre de l'habit à tout hasard » (p. 93), c'est-à-dire sans aucune intention précise.

L'intérêt de ces arrangements, « petits raisonnements » syntaxiques (p. 100), semble si éloquent que Freud s'y arrête, considérant qu'il s'agit bien d'un lieu symptomatique à traduire<sup>27</sup>. Ce n'est pas l'apanage du seul passif d'inverser ou de contrarier les rôles. On pourrait étudier dans le texte d'autres constructions qui agencent, voire dérèglent les responsabilités traditionnellement assignées au sujet<sup>28</sup>.

Dans sa quête de reconnaissance, il importe somme toute peu à Marianne de savoir qui sera l'artisan de sa réussite : les procès « parvenir à être honoré » (p. 148), « être aimé » (p. 226), dépourvus de complémentation sont présentés comme la finalité suprême d'un vouloir

26 Claire Blanche-Benveniste, « Commentaires sur le passif en français », *Travaux du CLAIR*, 2, 1984, p. 1-23.

27 S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie* [1915], trad. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, p. 11-44. Freud s'est particulièrement intéressé aux renversements que la catégorie morphologique de la voix passive et de la voix moyenne peuvent enregistrer.

28 Dans *La Grammaire méthodique du français*, le passif est rangé parmi les « types de réaménagement communicatif » à côté des constructions impersonnelles et emphatiques (Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat et René Rioul, *Grammaire méthodique du français* [1994], Paris, PUF, 2009, p. 666.) L'utilisation de l'opérateur factitif *faire* dans le texte serait à commenter.

qui n'a cessé de mener l'effort de l'action. L'autre n'est que l'instrument, quasi indifférent, d'un accomplissement narcissique toujours en ligne de mire : la leçon (au présent gnomique) est claire :

Le plaisir d'être aimée trouve toujours sa place ou dans notre cœur ou dans notre vanité. (p. 128)

Il s'y passe toujours un intervalle de temps où l'on a besoin d'être traitée doucement : le respect de celui avec qui vous êtes vous fait grand bien. (p. 133)

On ne peut ignorer le rôle capital que joue en l'affaire la sémantèse verbale dans l'interprétation passive, l'aspect du verbe venant colorer l'énoncé d'intentions délicates :

Pour moi, il me semble que j'étais plus fâchée qu'interdite de cet événement. (p. 183)

En vérité, j'étais déplacée. (p. 86)

#### La voix pronominale : l'imputation pré-réflexive du moi

La sémiologie de la voix pronominale est de nature syntaxique, la présence de deux pronoms personnels de même rang et co-référents suffit au repérage :

Quelquefois, je m'encourageais jusqu'à dire [...] (p. 86)

Oui, j'eus le courage de m'y résoudre, de m'arracher à une situation. (p. 130)

La question délicate qui se pose pour établir un classement des verbes pronominaux tient au rôle assumé par le clitique réflexif. Déclaré inanalysable dans certains cas, il est l'équivalent d'un préfixe, soudé au verbe, sans plus<sup>29</sup>. Le plus souvent, on attribue aux deux pronoms respectivement la fonction grammaticale de sujet et d'objet, forme insolite de la construction puisque :

poser dès l'entrée que la personne sera aussi la limite de cette tension, c'est introduire de la résultativité dès l'instant initial de l'opérativité,

<sup>29</sup> Voir Delphine Denis, Anne Sancier-Château, *Grammaire du français*, Paris, LGF, coll. « Les usuels de poche », 1994, s.v. « Les verbes pronominaux ».

c'est anticiper l'effection et créer les conditions de « l'étantivité » sans que « l'ayantivité » soit nécessairement désertée. Il y a une voix verbale où le sujet, déclaré opérateur, est aussitôt et dans le même instant déclaré résultatif, c'est-à-dire qu'il est le contenant de l'entier de la tension verbale : c'est la « voix pronominale », où peut ainsi s'exprimer un dosage variable d'opérativité et de résultativité<sup>30</sup>.

Même résiduelle, une part de résultativité oriente le sens de l'énoncé si bien que l'initiateur du mouvement n'est jamais le seul sujet grammatical. Le partage des tâches, si l'on veut, entre agent et patient est réglé par le contexte plus ou moins clairement. Ainsi, à l'instant même (unité insécable d'importance chez Marivaux) de son déclenchement, le sujet (source) est envisagé comme terme de la relation :

Je me sentis saisie d'une douleur si vive : je me fis pitié à moi-même. (p. 178)

Mon âme s'instruisait de tout ce qui pouvait l'affliger, elle se mettait au fait de ses malheurs. (p. 199)

La récurrence de la construction pronominale (avec pronom de rang 1) participe à dessiner le profil (narcissique ?) du personnage : dans ce colloque intime entre soi et soi, l'action initiée par le sujet est aussitôt récupérée par une conscience<sup>31</sup>. La réflexivité syntaxique se donne alors comme la traduction de processus psychiques et offre au motif de l'analyse une assise stylistique. Marivaux regarde Marianne se regardant, certes, mais par ce jeu de miroirs, la réalité psychique de Marianne est loin d'être transparente. La diversité des substantifs abstraits en position de sujet tend, on l'a vu, à brouiller la lecture :

Voilà de quoi s'occupe un cœur tendre [...]. (p. 69)

Quand il [le cœur] se cache cela l'humilie. (p. 167)

<sup>30</sup> G. Moignet, *Systématique de la langue française*, op. cit., p. 105.

<sup>31</sup> Rares sont les exemples de sens réciproque : « ces hommes se parlaient » (p. 199) ; « les âmes se répondent » (p. 212). Pour l'interprétation syntaxique et sémantique des verbes pronominaux et des constructions pronominales, voir M. Riegel, J.-C. Pellat et R. Rioul, *Grammaire méthodique du français*, op. cit., p. 455-467.

Si « s'occuper » peut être rangé parmi les verbes pronominaux autonomes (il minimise le patient), le clitique objet ici semble bien endosser un rôle « réfléchi », comme si « ce cœur tendre », par un dédoublement instinctif de la pensée, était aussi intéressé à la réalisation du procès, le sujet ainsi dédoublé, parfois posé en surplomb lui-même, est soumis à son propre jugement :

Combien de fois me suis-je surprise à dire des choses. (p. 59)

Je voyais que je m'étais scandalisée trop tôt. (p. 154)

De tels exemples limites où l'on peut reconsidérer le sens de la construction pronominale à la lumière de la psychologie de Marianne sont nombreux dans le texte. La synthèse de l'actif et du passif qu'effectue la voix pronominale, toujours problématique dans le roman, sert à renforcer le sentiment d'une introspection abyssale et vraie :

La vertu se scandalise. (p. 109)

Le cœur ne se mène pas avec cette rudesse-là. (p. 225)

Même lorsqu'il s'agit *a priori* d'une interprétation passive dans laquelle le sujet grammatical logiquement minimalise l'agent, rien n'est si sûr en contexte : une part de responsabilité incombe au support. Il en est de même avec les tours lexicalisés pour lesquels au contraire le sujet grammatical maximalise l'agent : « J'aurais pu m'en tirer. » (p. 199.)

Loin d'être un simple trait stylistique caractéristique du roman-mémoires, la forme pronominale qui s'invite massivement dans le texte dit une autre chose, bien distincte de l'introspection jouissive : elle marque l'étape décisive d'une implication faisant du conflit intérieur la condition même de la liberté. Cette dialectique intérieure innerve un texte où les forces centrifuges nécessaires au romanesque n'ont *in fine* guère d'intérêt.

#### ÊTRE AFFECTÉ : L'AGENTIVITÉ EN QUESTION

Sans sortir de notre champ, on peut s'arrêter sur ce qui distingue chez Marivaux l'affect de la simple émotion. La saisie de l'affect déborde celle de l'émotion et du sentiment conscient rappelant le divers de l'imprévu

(le *hasard*). « L'affect nouveau est une manière d'être *nouvelle* (non encore anticipée) d'une esthésie, d'une sensation<sup>32</sup>. » Les situations dans le roman ne manquent pas pour dire comment la constitution affective procède d'une confrontation dans l'actuel qui vient déloger le moi de son état de *tranquillité*. La philosophie malebranchiste de Marivaux se fonde sur le caractère vivant et instable des affects qui semblent toujours remettre en jeu plus ou moins vivement les données antérieures. C'est sous le coup d'un sentiment épisodique comme la colère, l'humiliation, la honte, que Marianne ne peut plus faire aucun effort pour agir : la volonté privée de ressources la laisse muette, immobile, « anéantie » (p. 132). Impossible de désirer lorsqu'aucune parcelle de l'âme ne répond plus à l'appel : « j'étais comme morte » (p. 322). Cette expérience térébrante, elle la subit ainsi à maintes reprises sans avoir pu pré-voir « l'effroi » (p. 101) : la conscience, instance de vigilance précieuse, ayant déserté la scène traumatique, le désordre ou la confusion règnent.

À la fin quand mes mouvements furent un peu éclaircis, la colère se déclara la plus forte. (p. 100)

À ce discours je me sentis saisie d'une douleur si vive, je me fis tant pitié à moi-même de me voir exposée à l'insolence, que je m'écriai en fondant en larmes : eh ! mon Dieu à quoi en suis-je réduite. (p. 178)

Il n'y a alors plus d'agent possible et ce sont de ces agitations qui surprennent dans l'instant la jeune Marianne et mettent en déroute sa pensée.

J'avoue que je fus troublée, mais à un degré qui étonna ma raison. (p. 133)

Je partis interdite [...]. Voilà tout ce que je me disais dans un étonnement qui ne me laissait nul exercice d'esprit. (p. 151)

J'avais le cœur noyé dans la honte. (p. 83)

Voilà tout ce que je pus tirer de moi. (p. 132)

32 Nicolas Abraham, Maria Török, *L'Écorce et le Noyau* [1978], Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1987, p. 80.

Pourtant, malgré leur violence et parce qu'ils sont accueillis après coup par une conscience réflexive (le « sang-froid analytique » dont parle Leo Spitzer), tous ces affects n'épuisent pas la permanence du sujet et au contraire, ils renforcent la qualité native de Marianne<sup>33</sup>. Ainsi, « ces *ego* affectifs renvoient également à une unité originelle », écrit Nicolas Abraham dans son étude sur l'affect comme un écho indirect à l'interprétation de Spitzer sur l'*innéité* foncière de Marianne<sup>34</sup>. Les passions, telles que les conçoit Descartes, mettent à l'épreuve : sous leur effet dissolvant, l'âme se ressaisit, se reprend, fait face à l'adversité. Paul Ricœur voit dans cette épreuve « l'appel au vouloir dans la mesure où il s'agit toujours de reconquérir son corps qui flanche sous le poids de l'émotion<sup>35</sup> ».

J'étais comme un petit lion, ma tête s'était démontée. (p. 101)

« Pourtant » – les expressions concessives sont légion – après l'expérience humiliante, le retour à l'agir reste toujours possible :

Je me retrouvai pourtant : la présence d'esprit me revint, et la vapeur de ces mouvements qui me tenaient comme enchantée se dissipa. Je sentais qu'il n'était pas décent de mettre tant de faiblesse dans cette situation-là ni d'avoir l'âme si entreprise, et je tâchai de corriger cela par une action de courage. (p. 132)

En rougissant pourtant, je songeai que j'avais le plus joli petit pied du monde. (p. 125)

Je pris pourtant sur moi. (p. 305)

Cela se fait au prix de bien des efforts, mais les ressorts de la volonté laissent à Marianne la liberté d'agir selon les circonstances. Il lui faut ainsi se ressaisir, se reprendre, « se retrouver » (p. 132), « se redresser » (p. 195), « s'en tirer » (p. 199) : « À ces mots revenant à moi : Ah ! Monsieur, m'écriai-je. » (p. 181.) L'affection s'est donc trouvée assimilable, il y a

33 Leo Spitzer, « À propos de *La Vie de Marianne*. Lettre à M. Georges Poulet », *Romanic Review*, 44, 1953, p. 102-126 ; repris dans L. Spitzer, *Études de style*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1980, p. 372.

34 N. Abraham, M. Török, *L'Écorce et le noyau*, op. cit., p. 81.

35 P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, t. 1, *Le Volontaire et l'Involontaire*, op. cit., p. 85.



finalement satisfaction de soi malgré les menaces d'anéantissement, de déraison, un pouvoir-faire envers et contre tout. Dans ces situations extrêmes, et c'est la lecture de Spitzer, la chute ne fait qu'anticiper l'élan : « Quelle chute n'était-ce-ce pas faire là dans son esprit » (p. 128). Puisque la passivité ne s'actualise que dans l'instant, l'héroïne de Marivaux échappe ainsi à la stase car « l'affect présente lui aussi une structure intentionnelle. Il est un mode de *se tourner vers, se détourner*, dit Ricœur, l'affect nouveau est une manière d'être nouvelle<sup>36</sup>. » Le goût de la vie et le désir d'*être* l'emportent. Une conséquence d'importance pour ces constructions passives qui parcourent le texte, c'est que le dilemme sémantique ne se pose pas. Face à la structure [être + participe passé] en l'absence de complément dit d'agent, deux lectures concurrentes existent, on le sait, l'une statique (fonction attribut), l'autre dynamique (voix passive) :

Mon courage en était abattu. (p. 226)

À ce discours, pas un mot de ma part : j'étais anéantie. (p. 332)

Là encore, il s'agit d'une question de dosage et que seul le contexte permet de résoudre. Or le *caractère*, cet involontaire absolu, sur lequel la jeune Marianne revient si souvent, suffit à la maintenir envers et contre tout en mouvement. Il n'est donc de situation insurmontable car l'orgueilleux agit avec une force inaltérable. Il n'y a pas d'au-delà de la situation présente, le participe passé, forme adjectivale du verbe, conserve toujours une part active, bien que résiduelle, de procès : « J'étais déplacée. » (p. 86.) Il ne peut s'agir là que d'un décentrement provisoire, ce que la suite du roman confirmera.

Parmi les agents à l'œuvre dans l'histoire, la honte et l'humiliation sont à l'origine de nombreux changements d'importance car ces deux affects viennent faire effraction à maintes reprises dans l'âme de Marianne. Ils représentent même les deux dangers absolus capables de rendre visible la désolation du sujet, signant par là l'aveu d'une défaite. Mêmement désorganisateur, ces deux mouvements sont finalement une déclaration

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 109.

de soumission au jugement prêté par l'autre. Ils sont légion dans le texte en raison de la difficulté de Marianne à se tenir au centre d'elle-même. D'où la crainte d'être devinée au plus profond (par qui ?) qui justifie sa stratégie du secret : il faut (*se*) *cache*<sup>37</sup>. Car c'est par l'Autre que survient la honte ou l'humiliation : l'insulte, la raillerie sont les sources de danger les plus redoutées car susceptibles de mettre la raison à l'épreuve :

Voyez le tort que m'eût fait alors le moindre trait railleur jeté sur moi ; car on ne saurait croire la force de certaines bagatelles quand elles sont placées [...] et la vérité est que les dégoûts de Valville, provenus de là, m'auraient plus fâchée que la certitude de ne le plus voir. (p. 153)

148

L'exemple permet de comprendre comment l'affect, en venant désigner un défaut de valeur peut suspendre toute possibilité d'action. Aussi, pour Marianne, « être vue » en vrai, c'est devenir la cible offerte aux sarcasmes impitoyables des autres, toucher au moi profond, celui qu'elle ne confond nullement avec le moi superficiel. Ainsi l'humiliation surgit quand une certaine image de soi, construite dans notre rapport aux autres, s'effondre. Alors qu'un individu peut être agent ou patient par rapport à un état externe, il se définit comme lieu par rapport à un état interne. La dichotomie interne/externe est donc ici conçue comme recoupant une autre dichotomie sujet agentif/lieu<sup>38</sup>. Ce que la linguistique décrit, la psychologie l'envisage sous un autre angle mais le discours est le même : les expériences affligeantes convoquent de nombreuses instances actives sans doute extrêmement compliquées à démêler. N. Ruwet en donne une illustration précise dans son étude du verbe *humilier* : « *humilier* a deux arguments, un sujet, un objet [...] un troisième terme est toujours présent, explicitement ou non et qui est lui-même reconnu. Il peut être exprimé au moyen d'un *adjo*int (*aux yeux de ... , dans/en public, en présence de, etc.*)<sup>39</sup> ».

Je n'avais que trop baissé à ses yeux. (p. 153)

---

37 La mauvaise foi consiste, on l'a vu, à se cacher derrière une argumentation conforme ou un déterminisme.

38 N. Ruwet, « Les verbes de sentiment peuvent-ils être agentifs ? », art. cit., p. 37.

39 *Ibid.*

L'importance de la dimension scopique et de la dimension sociale dans l'expérience de dépersonnalisation qu'induisent ces affects est constamment réaffirmée dans le texte :

Il est vrai que c'était un laquais mais quand on est glorieuse, on n'aime à perdre dans l'esprit de personne ; il n'y a point de petit mal pour l'orgueil, point de minutie rien ne lui est indifférent ; et enfin ce valet me mortifia. (p. 152)

Ah ! l'humiliant discours ! (p. 129)

On gagnerait à prolonger l'analyse, ne serait-ce que par l'étude contrastive d'*humiliation* et de *honte*. On verrait sans doute que, contrairement à ce qui se passe en langue, le tiers qui agit *contre* n'est pas toujours un tiers externe dans le roman de Marivaux. La fonction du sentiment de honte, voire d'humiliation, contribue à établir une identité immuable dans le regard non de l'autre, mais aux propres yeux de Marianne. On l'a vu au début de l'article, l'hétérogénéité des instances agentives oblige à une reconfiguration subtile des rapports en jeu. L'idéal du moi, qui a valeur de surmoi chez Marianne, surveille et humilie plus sûrement que des agents identifiés et maîtrisables. Source et cible ainsi se confondraient activement, maintenant le suspens jusqu'à ce que soit devenu inutile, une fois comtesse, de mener le combat. Il n'y a pas de tiers dans ces situations :

Je me fis tant pitié à moi-même de me voir exposée à l'insolence. (p. 178)

Cela humiliait mon amour-propre. (p. 84)

S'« il est de l'essence de toute situation qui m'affecte de poser une question sur mon activité », il semble bien difficile de dire en clair pour Marianne « quel est le pôle-sujet de ses actes<sup>40</sup> ». Cependant, le cœur (au sens de courage) tisse le fil continu de son existence, intrinsèquement factitif, il promeut l'action<sup>41</sup> :

Oui, j'eus le courage de m'y résoudre (p. 130)

Combien de forces obscures en jeu dans cette simple assertion !

40 P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, t. 1, *Le Volontaire et l'Involontaire*, op. cit., p. 99.

41 L. Spitzer, « À propos de *La Vie de Marianne* », dans *Études de style*, op. cit. On lira en particulier l'analyse du mot *cœur*.

Nous avons cherché à « repenser la volonté » en restant au plus près du texte, consciente qu'avec Marivaux, les réponses se dérobent dans les plis d'une écriture précise et précieuse. En même temps, la remémoration active de la narratrice ne peut être évaluée qu'en considération d'une philosophie de la résistance dont on a pu voir qu'elle ne saurait se résumer à l'examen d'« une conscience de ». Cela va de soi pour Malebranche, qui fait de la perception sensible une des toutes premières disponibilités de la conscience<sup>42</sup>. Par ailleurs, si chaque conscience a son style, celui de Marianne consiste à garder la main sur les moindres événements qui surgissent hors d'elle et en elle. Sa sensibilité ne la déborde que provisoirement de sorte qu'elle peut « agir en conséquence » (p. 127) sans se fourvoyer trop avant, guidée par son instinct, par son effort de penser et soutenue par un caractère peu commun qui l'alerte au moindre faux pas : « J'avais le caractère trop vrai pour me conduire de cette manière-là. » (p. 104.) Dans sa conquête de liberté, Marianne fait du « décider » un certain art de la négociation entre soi et soi autant que de la maîtrise de l'obstacle. Sentiment de toute puissance, bien trop arrogant, mais qui propose comme projet de *vie* de voir le monde comme un jeu, comme un réglage de forces et comme matière à l'action : « Ce qui aide [le cœur] à être ferme, c'est la liberté d'être faible. » (p. 226.)

42 Nicolas Malebranche, *De la recherche de la vérité* [1674-1675], dans *Œuvres complètes*, publiées sous la direction d'André Robinet, Paris, Vrin/Éditions du CNRS, 1974.

## BIBLIOGRAPHIE

### ROMAN D'ENEAS

#### Édition de référence

*Le Roman d'Eneas. Édition critique d'après le manuscrit B.N. fr. 60*, éd. Aimé Petit, Paris, LGF, coll. « Lettres gothiques », 1997.

#### Autres textes médiévaux

BÉROUL, *Le Roman de Tristan* [1913], éd. Ernest Muret revue par L.M. Defourques, Paris, Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 1979.

CHRÉTIEN DE TROYES, *Erec et Enide*, éd. Mario Roques, Paris, Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 1968.

ANDRIEUX-REIX, Nelly, « Séquences graphiques dans une écriture spontanée : le *Sermon sur Jonas* », dans Jean Dufournet (dir.), « *Si a parlé par moult ruiste vertu* ». *Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat*, Paris, Champion, 2000, p. 19-30.

—, « En terme d'archigraphème : la lettre *o* dans du français écrit au Moyen Âge », dans Claude Gruaz et Renée Honvault (dir.), *Variations sur l'orthographe et les systèmes d'écriture. Mélanges en hommage à Nina Catach*, Paris, Champion, 2001, p. 217-228.

ARRIVÉ, Michel, GADET, Françoise, GALMICHE, Michel, *La Grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, « Repères dans le champ du discours rapporté (I) », *L'Information grammaticale*, 55, 1992, p. 38-42.

—, « Repères dans le champ du discours rapporté (II) », *L'Information grammaticale*, 56, janvier 1993, p. 10-15.

BALLY, Charles, *Linguistique générale et linguistique française* [1932], Berne, A. Francke, 1944.

- BANNIARD, Michel, « Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais. III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles », dans József Herman (dir.), *La Transizione dal latino alle lingue romanze*, Tübingen, Niemeyer, 1998, p. 7-31.
- BENVENISTE, Émile, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17, 1970, p. 12-18.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire, CHERVEL, André, *L'Orthographe*, Paris, Maspéro, 1969.
- BRAZEAU, Stéphanie, LUSIGNAN, Serge, « Jalon pour une histoire de l'orthographe française au XIV<sup>e</sup> siècle : l'usage des consonnes quiescentes à la chancellerie Royale », *Romania*, 122, 2004, p. 444-467.
- CERQUIGLINI, Bernard, *La Parole médiévale*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.
- CHAURAND, Jacques, « La "qualité de la langue" au Moyen Âge », dans Jean-Michel Eloy (dir.), *La Qualité de la langue ? Le cas du français*, Paris, Champion, 1995, p. 25-35.
- GOSSEN, Charles Théodore, « Méditations scriptologiques », *Cahiers de civilisation médiévale*, 22, 1979, p. 263-283.
- , *Grammaire de l'ancien picard*, Paris, Klincksieck, 1976.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage* [1999], Paris, Armand Colin, 2009.
- LUSIGNAN, Serge, *La Langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, PUF, 2004.
- , « Langue française et société du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle », dans Jacques Chaurand (dir.), *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 91-143.
- MANEN, Pierre, *Variations graphiques en français médiéval (du XIII<sup>e</sup> siècle au XV<sup>e</sup> siècle). Étude du Roman de Troie et de ses réécritures et comparaisons avec l'écrit documentaire contemporain*. Thèse de doctorat, Université Paris III, 2005 (non publiée).
- MARNETTE, Sophie, *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale : une approche linguistique*, Berne, Peter Lang, 1998.
- MEUNIER, André, « Modalités et communication », *Langue française*, 21, 1974, p. 8-25.
- OPPERMANN, Evelyne, « L'inscription de la relation narrateur/narrataire dans le *Roman de Thèbes* », *L'Information grammaticale*, 96, janvier 2003, p. 7-11.

- PERRET, Michèle, « Les marques de retour à la narration en français médiéval », *L'Information grammaticale*, 118, juin 2008, p. 22-26.
- REMACLE, Louis, *Le Problème de l'ancien wallon*, Paris, Les Belles Lettres, 1948.
- SEGRE, Cesare, « Critique textuelle, théorie des ensembles et diasystème », *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 62, 1976, p. 279-292.
- , « Les transcriptions en tant que diasystèmes », dans Jean Irigoien et Gian Piero Zarri (dir.), *La Pratique des ordinateurs dans la critique des textes*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p. 45-49.
- ZUMTHOR, Paul, « Le planctus épique », *Romania*, 84, 1963, p. 61-69.

## LA BOÉTIE

### Édition de référence

*De la servitude volontaire ou Contr'un*, éd. Nadia Gontarbert, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993.

### Autre édition

*De la servitude volontaire*, éd. Malcom Smith et Michel Magnien, Genève, Droz, 2001.

BELLANGER, Yvonne, « Paradoxe et ironie dans les *Essais* de 1580 », dans Marie-Thérèse Jones-Davies (dir.), *Le Paradoxe au temps de la Renaissance*, Paris, Jean Touzot, 1982, p. 9-22.

BURON, Emmanuel, « Le *Discours de la servitude volontaire* et son double », *Studi francesi*, 135, septembre-décembre 2001, p. 498-532.

CAVAILLÉ, Jean-Pierre, « Langage, tyrannie et liberté dans le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 72, 1988, p. 3-30.

CAVE, Terence, *Cornucopia*, trad. fr., Paris, Macula, 1997.

CLÉMENT, Michèle, « “Abrutis, vous pouvez cesser de l'être” : le *Discours de la servitude volontaire* comme diatribe cynique », dans *Le Cynisme à la Renaissance d'Érasme à Montaigne*, Genève, Droz, coll. « Bibliothèque d'humanisme et de Renaissance », 2005, p. 149-164.

- DEBAILLY, Pascal, *La Muse indignée*, t. I, *La Satire en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque de la Renaissance », 2012.
- DELARUELLE, Louis, « L'inspiration antique dans le *Discours de la servitude volontaire* », *RHLF*, 17, 1910, p. 34-72.
- DUBOIS, Claude-Gilbert, « Itinéraires et impasses de la "Vive représentation" au XVI<sup>e</sup> siècle », dans Marguerité Soulié (dir.), *Mélanges d'histoire et de critiques littéraires offerts à Henri Weber par ses collègues et amis*, Genève, Slatkine, 1984, p. 405-425.
- DUPRIEZ, Bernard, *Gradus : les procédés littéraires* [1984], Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1998.
- ESTIENNE, Charles, *Paradoxes*, éd. Trevor Peach, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998.
- FANLO, Jean-Raymond, « Les digressions nécessaires d'Étienne de La Boétie », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne*, VIII/7-8, juillet-décembre 1997, p. 63-79.
- FONTANIER, Pierre, *Les Figures du discours* [1821], éd. Gérard Genette, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1977.
- FROMILHAGUE, Catherine, *Les Figures de style* [1995], Paris, Nathan, 2003.
- FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et res literaria de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980.
- GALAND, Perrine, *Les Yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans, Paradigme, 1995.
- HARTOG, François, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980.
- , *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.
- JONES-DAVIES, Marie-Thérèse (dir.), *Le Paradoxe au temps de la Renaissance*, Paris, Jean Touzot, 1982.
- LABLÉNIE, Edmond, « L'énigme de la "servitude volontaire" », *Revue du seizième siècle*, 17, 1930, p. 203-227.
- LAFOND, Jean, « Le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie et la rhétorique de la déclamation », dans *Mélanges sur la littérature de la Renaissance, à la mémoire de V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 735-745.
- LANDHEER, Ronald, « Le paradoxe : un mécanisme de bascule » dans Ronald Landheer et Paul J. Smith (dir.), *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 1996, p. 91-116.



- LANDHEER, Ronald, SMITH, Paul J. (dir.), *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 1996.
- MARGOLIN, Jean-Claude, « Le paradoxe, pierre de touche des “jocoseria” humanistes », dans Marie-Thérèse Jones-Davies (dir.), *Le Paradoxe au temps de la Renaissance*, Paris, Jean Touzot, 1982, p. 59-79.
- , « Le paradoxe est-il une figure de rhétorique », *Nouvelle revue du seizième siècle*, 6, 1988, p. 5-14.
- MOLINIÉ, Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, LGF, coll. « Les usuels de poche », 1992.
- MORIER, Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF, 1998.
- OFFORD, Michael, « Oratorical Devices in Etienne de La Boétie's *Discours de la servitude volontaire* », *Nottingham French Studies*, 17/1, 1978, p. 11-38.
- PELETIER, Jacques, *Art poétique*, dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. François Goyet, Paris, LGF, coll. « Le livre de poche classique », 1990.
- QUINTILIEN, *Institution oratoire*, trad. Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, CUF, t. I-VII, 1975-1980.
- REGOSIN, Richard, « “Mais o bon Dieu, que peut estre cela ?” La Boétie's *La servitude volontaire* and the rhetoric of political perplexity », dans Marcel Tetel (dir.), *Étienne de La Boétie, sage révolutionnaire et poète périgourdin*, Paris, Champion, 2004, p. 241-260.
- RIFATERRE, Michael, « Paradoxe et présupposition », dans Ronald Landheer, Paul J. Smith (dir.), *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 1996, p. 149-171.
- SAINT-AIGNAN, Xavier de, « De l'usage critique des paradoxes dans le *Discours de la servitude volontaire* et les *Essais* », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne*, VIII/31-32, 2003, p. 11-27.
- SAULNIER, Verdun-Louis, « Proverbe et paradoxe du xv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle », dans Henri Bédarida (dir.), *Pensée humaniste et tradition chrétienne aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles*, Paris, Boivin, 1950, p. 87-104.
- SCHRYVERS, Paul H., « Invention, imagination et théorie des émotions chez Cicéron et Quintilien », dans Brian Vickers (dir.), *Rhetoric Revalued*, Binghamton (New York), CMERS, 1982, p. 45-57.
- SMITH, Paul J., « “J'honore le plus ceux que j'honore le moins”. Paradoxe et discours chez Montaigne », dans Ronald Landheer et Paul J. Smith (dir.), *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 1996, p. 173-197.

TARRÊTE, Alexandre, « L'imaginaire gigantesque du tyran dans le *Discours de la servitude volontaire* », dans Marianne Closson et Myriam White-Le Goff (dir.), *Les Géants entre mythe et littérature*, Arras, Artois Presses Université, 2007, p. 137-146.

TUTESCU, Marina, « Paradoxe, univers de croyance et pertinence argumentative », dans Ronald Landheer et Paul J. Smith (dir.), *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 1996, p. 76-90.

WOLOWSKA, Katarzyna, *Le Paradoxe en langue et en discours*, Paris, L'Harmattan, 2008.

YATES, Frances, *L'Art de la mémoire*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1975.

Édition de référence

*Cinna*, éd. Christian Biet, Paris, LGF, coll. « Théâtre de poche », 2003.

Autres œuvres

*Œuvres complètes*, éd. Georges Couton, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1980.

*Trois discours sur le poème dramatique* [1660], éd. Bénédicte Louvat et Marc Escola, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1999.

AQUIEN, Michèle, MOLINIÉ, Georges, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, LGF, coll. « La Pochothèque », 1996.

ARISTOTE, *La Poétique*, éd. et trad. Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

—, *Rhétorique*, éd. et trad. Pierre Chiron, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2007.

AUBIGNAC, François Hédelin, abbé d', *La Pratique du théâtre* [1657], éd. Hélène Baby, Paris, Champion, 2011.

BILLIS, Hélène, « Corneille's *Cinna*, Clemency and the Implausible Decision », *The Modern Language Review*, 108/1, 2013, p. 68-89.

DECLERCQ, Gilles, « L'identification des genres oratoires en tragédie française du XVII<sup>e</sup> siècle », dans Claire Carlin et Kathleen Wine (dir.), *Studies in honor*

- of Ronald W. Tobin, *Theatrum mundi*, Charlottesville, Rookwood Press, 2003, p. 230-238.
- ÉMELINA, Jean, « Corneille et la *catharsis* », *Littératures classiques*, 32, 1998, p. 105-120.
- FORESTIER, Georges, *Essai de génétique théâtrale. Corneille à l'œuvre*, Paris, Klincksieck, 1996.
- , *Corneille. Le sens d'une dramaturgie*, Paris, Sedes, 1998.
- FUMAROLI, Marc, *Héros et orateurs. Rhétorique et dramaturgie cornéliennes* [1990], Genève, Droz, 1996.
- GALLARDO, Jean-Luc, *Les Délices du pouvoir. Corneille, Cinna, Rodogune, Nicomède*, Orléans, Paradigme, 1997.
- GOSSIP, Christopher. J., « La clémence d'Auguste, ou pour une interprétation textuelle du *Cinna* de Corneille », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 184, 1994, p. 547-554.
- HEINSIUS, Daniel, *De Constitutione Tragœdiæ : la constitution de la tragédie dite « La Poétique d'Heinsius »*, éd. et trad. Anne Duprat, Genève, Droz, 2001.
- LANDRY, Jean-Pierre, « *Cinna* ou le paradoxe de la clémence », *RHLF*, 102, 2002, p. 443-453.
- LYONS, John D., « Unseen Space and Theatrical Narrative : the "Récit de *Cinna*" », *Yale French Studies*, 80, 1991, p. 70-90.
- MICHEL, Lise, *Des princes en figure. Politique et invention tragique et France (1630-1650)*, Paris, PUPS, 2013.
- MONCOND'HUY, Dominique, « Le travail de la rime chez Corneille (*Cinna*, *Rodogune* et *Nicomède*) », dans Daniel Riou (dir.), *Lectures de Corneille. Cinna, Rodogune, Nicomède*, Rennes, PUR, 1997, p. 119-136.
- POMMIER, René, « Quand Auguste décide-t-il de pardonner ? », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 178, 1993, p. 139-155.
- PRIGENT, Michel, *Le Héros et l'État dans la tragédie de Pierre Corneille*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1986.
- QUINTILIEN, *Institution oratoire*, trad. Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, CUF, t. I-VII, 1975-1980.
- REVAZ, Gilles, « La tragédie politique et la monarchie », *Poétique*, 122, avril 2000, p. 233-242.

## MARIVAUX

### Édition de référence

*La Vie de Marianne*, éd. Jean-Marie Goulemot, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche classique », 2007.

ABRAHAM Nicolas, TÖRÖK, Maria, *L'Écorce et le noyau* [1978], Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1987.

ADAM, Jean-Michel, *Genres de récits. Narrativité et généricité des textes*, Louvain-la-Neuve, L'Harmattan Academia, 2011.

250

ANSCOMBRE, Jean-Claude, « Temps, aspects, agentivité dans le domaine des adjectifs psychologiques », *Revue de linguistique et de didactique des langues*, 32, 2005, p. 145-165.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, « Repères dans le champ du discours rapporté », *L'Information grammaticale*, 55, octobre 1992, p. 38-42, et 56, janvier 1993, p. 10-14.

BLANCHE-BENVENISTE, Claire, « Commentaires sur le passif en français », *Travaux du CLAIR*, 2, 1984, p. 123.

DELOFFRE, Frédéric, *Une préciosité nouvelle, Marivaux et le marivaudage. Études de langue et de style* [1955], Paris, Armand Colin, 1971.

DENIS, Delphine, SANCIER-CHÂTEAU Anne, *Grammaire du français*, Paris, LGF, coll. « Les usuels de poche », 1994.

FREUD, Sigmund, « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métopsychoanalyse* [1915], trad. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1968, p. 11-44.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1972.

GOUGENHEIM, Georges, « La présentation du discours direct dans *La Princesse de Clèves* et dans *Dominique* », dans *Études de grammaire et de vocabulaire français*, Paris, A. et J. Picard, 1970, p. 196-210.

JUGAN, Annick, *Les Variations du récit dans « La Vie de Marianne »*, Paris, Klincksieck, 1978.

MALEBRANCHE, Nicolas, *De la recherche de la vérité* [1674-75], dans *Œuvres complètes*, publiées sous la direction d'André Robinet, Paris, Vrin/Éditions du CNRS, 1974.

- MOIGNET, Gérard, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981.
- PRINCE, Gerald, « Le discours attributif et le récit », *Poétique*, 35, 1978, p. 305-313.
- RICŒUR, Paul, *Philosophie de la volonté*, t. I, *Le Volontaire et l'involontaire* [1950], Paris, Points, coll. « Essais », 2009.
- ROSIER, Laurence, *Le Discours rapporté, histoire, théories, pratiques*, Paris/Bruxelles, De Boeck/Duculot, 1999.
- RUWET, Nicolas, « Les verbes de sentiments peuvent-ils être agentifs ? », *Langue française*, 105, 1995, p. 28-39.
- SALVAN, Geneviève, « L'incise de discours rapporté dans le roman français du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle : contraintes syntaxiques et vocation textuelle », dans Anna Jaubert (dir.), *Cohésion et cohérence. Études de linguistique textuelle*, Lyon, ENS Éditions, 2005, p. 113-144.
- SPITZER, Leo, « À propos de *La Vie de Marianne* : Lettre à M. Georges Poulet », *Romanic Review*, 44, 1953, p. 102-126 ; repris dans SPITZER, Leo, *Études de style*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1980.
- YANNICK-MATHIEU, Yvette, « Verbes psychologiques et interprétation sémantique », *Langue française*, 105, 1995, p. 98-106.
- WILMET, Marc, *Grammaire critique du français*, Paris, Hachette Supérieur, 1997.

## BAUDELAIRE

### Édition de référence

*Le Spleen de Paris. Petits poèmes en prose*, éd. Jean-Luc Steinmetz, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche classique », 2003.

### Autres œuvres

*Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2 vol., 1975-1976.

ADAM, Jean-Michel « Le fonctionnement textuel des temps verbaux », dans *La Linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours* [2005], Paris, Armand Colin, 2008, p. 193-202.

- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, 73, mars 1984, p. 91-151.
- , *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidence du dire*, Paris, Larousse, 1995.
- BENVENISTE, Émile, *Baudelaire*, présentation et transcription de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, 2011.
- , *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2 vol., 1966-1974.
- BERLAN, Françoise, « Synonymistes et écrivains au XVIII<sup>e</sup> siècle : de la clarté oppositive au lyrisme accumulatif », *L'Information grammaticale*, 82, juin 1999, p. 51-61.
- BERNARD, Suzanne, *Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours*, Paris, Nizet, 1959.
- BOHAC, Barbara, « Baudelaire et Liszt : le génie de la rhapsodie », *Romantisme*, 151, 2011, p. 87-99.
- BRES, Jacques, HAILLET, Pierre-Patrick, MELLET, Sylvie, NØLKE, Henning et ROSIER, Laurence (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck/Duculot, 2005.
- CHARLES-WURTZ, Ludmila, *La Poésie lyrique*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2002, p. 41-51.
- CHERVEL, André, *Histoire de l'enseignement du français du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Retz, 2006.
- DAYRE, Éric, « Baudelaire traducteur de Thomas de Quincey, une prosaïque comparée de la modernité », *Romantisme*, 106, 1999, p. 31-51.
- DESSONS, Gérard, MESCHONNIC, Henri, *Traité du rythme. Des vers et des proses*, Paris, Dunod, 1998.
- DOMINICY, Marc, *Poétique de l'évocation*, Paris, Classiques Garnier, 2011.
- DUCROT, Oswald, *Le Dire et le Dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.
- DÜRRENMATT, Jacques, *Stylistique de la poésie*, Paris, Belin, 2005.
- FONTANIER, Pierre, *Les Figures du discours*, éd. Gérard Genette, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1977.
- FROMILHAGUE, Catherine, *Les Figures de style*, Paris, Nathan université, 1995.
- FUCHS, Catherine, *Paraphrase et énonciation*, Gap, Ophrys, 1994.
- GARDES TAMINE, Joëlle, « Rhétorique et prosodies », dans Steve Murphy (dir.), *Lectures des « Fleurs du mal »*, Rennes, PUR, 2002.

- , « Glose et amplification. Remarques sur la syntaxe de la glose », dans Aïno Niklas-Salminen et Agnès Steuckardt (dir.), *Le Mot et sa glose*, Aix-en-Provence, Presses de l'université de Provence, 2003.
- GAUDIN, Lucile et SALVAN, Geneviève, « La paradiastole : un mot pour un autre ? », dans Marie-Claude Le Bot, Martine Schuwer et Élisabeth Richard (dir.), *La Reformulation. Marqueurs linguistiques. Stratégies énonciatives*, Rennes, PUR, 2008, p. 211-223.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les Interactions verbales*, t. 1, *Approche interactionnelle et structure des conversations*, Paris, Armand Colin, 1998.
- LABARTHE, Patrick, *Baudelaire et la tradition de l'allégorie*, Genève, Droz, 1999.
- , « *Petits poèmes en prose* » de Charles Baudelaire, Paris, Gallimard, 2000, coll. « Foliothèque », p. 130-134.
- MARMONTEL, Jean-François, *Éléments de littérature*, éd. Sophie Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, 2013.
- MOLINIÉ, Georges, *Éléments de stylistique française*, Paris, PUF, 1986.
- , *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, LGF, coll. « Les usuels de poche », 1992.
- , « À propos de la distinction *figures de style*, *figures de pensées* », dans Jacques-Philippe Saint-Gérard (dir.), *Mutations et sclérose de la langue française, 1789-1748*, Stuttgart, Franz Steiner, 1993, p. 77-82.
- MURPHY, Steve, *Logiques du dernier Baudelaire. Lectures du Spleen de Paris*, Paris, Champion, 2007.
- NEVEU, Franck, « Conflits d'incidence et portées indistinctes. Problèmes de syntaxe et de référence dans le texte poétique », *Degrés*, 104, « Poétique, approches linguistiques de la poésie », dir. Marc Dominicy et Christine Michaux, hiver 2000, p. 1-14.
- NOAILLY, Michèle, « Apposition, coordination, reformulation dans les suites de deux GN juxtaposés », *Langue française*, 125, 2000, p. 46-59.
- RABATÉ, Dominique (dir.), *Figures du sujet lyrique*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1996.
- RABATÉ, Dominique, SERMET, Joëlle de et VADÉ, Yves (dir.), « Le sujet lyrique en question », *Modernités*, 8, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1996.
- RIFFATERRE, Michael, *Sémiotique de la poésie* [1978], trad. fr. Jean-Jacques Thomas, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1983.

- SAINT-GÉRARD, Jacques-Philippe, « Une singulière noirceur d'expression ». Baudelaire et la rhétorique », *L'Information grammaticale*, 39, octobre 1988, p. 30-37.
- SEGUIN, Jean-Pierre, « Éléments pour une stylistique de la phrase dans la langue littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle », *L'Information grammaticale*, 82, juin 1999, p. 5-16.
- STOLZ, Claire, « Les contextes de l'hyperbate », *Le Discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, 4/2, « Figures et contexte(s) », dir. Geneviève Salvan, Bruxelles, 2012 [2013], p. 49-60.
- THÉLOT, Jérôme, *Baudelaire. Violence et poésie*, Paris, Gallimard, 1993.
- VINCENT-MUNNIA, Nathalie, *Les Premiers Poèmes en prose : généalogie d'un genre dans la première moitié du dix-neuvième siècle français*, Paris, Champion, 1996.

254

## YOURCENAR

### Édition de référence

*Mémoires d'Hadrien* [1951], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993.

### Autres œuvres

- Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991.
- La Couronne et la lyre. Poèmes traduits du grec*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1984.
- BACRY, Patrick, *Les Figures de style*, Paris, Belin, coll. « Sujets », 1992.
- BESSIÈRES, Vivien, « Stylistique du roman "togé" », *Revue de littérature comparée*, 349, 2014/1, p. 39-52.
- BLANCKEMAN, Bruno (dir.), *Les Diagonales du temps. Marguerite Yourcenar à Cerisy*, Rennes, PUR, 2007.
- BONHOMME, Marc, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion, 2005.
- , « Entre grammaire et rhétorique. L'hyperbate comme extraposition problématique », dans Denis Apothéloz, Bernard Combettes et Franck Neveu (dir.), *Les Linguistiques du détachement*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 117-127.
- BOTS, Wim J. A., « Quelques propos sur l'écriture de Marguerite Yourcenar », dans Elena Real (dir.), *Marguerite Yourcenar*, Valence, Publications de l'université de Valence, 1986, p. 37-45.



- DANGEL, Jacqueline, « La phrase oratoire chez Tite-Live », *L'Information grammaticale*, 11, 1981, p. 45-48.
- DELCROIX, Maurice, « Finir en beauté : de l'épigraphe à la clausule dans *Mémoire d'Hadrien* », dans Alain Tassel (dir.), *Narratologie. Les frontières du récit*, Nice, Presses de l'université de Nice-Sophia Antipolis, 1999, p. 41-62.
- DIOUF, Abdoulaye, *Poétique de la voix narrative dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- FILAIRE, Marc-Jean, « Lucius vs Antinoüs ou la narration débordée par la poésie dans les *Mémoires d'Hadrien* », *Bulletin de la Société internationale d'études yourcenariennes*, 27, 2006, p. 31-45.
- FROMILHAGUE, Catherine, *Les Figures de style*, Paris, Nathan université, 1995.
- GILL, Brian, « M. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* et la rhétorique », dans Maria José Vazquez de Parga (dir.), *L'Universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Tours, Société internationale d'études yourcenariennes, 1994, p. 185-196.
- GUSLEVIC, Caroline, *Études sur « Mémoires d'Hadrien »*, Paris, Ellipses, 1999.
- HÖRMANN, Pauline A. H., *La Biographie comme genre littéraire : « Mémoires d'Hadrien » de Marguerite Yourcenar*, Amsterdam, Rodopi, 1996.
- JULIEN, Anne-Yvonne, « *Mémoires d'Hadrien* Marguerite Yourcenar », dans *L'Écriture de soi : un thème, trois œuvres*, Paris, Belin, 1996, p. 5-78.
- KYLOUSEK, Petr, « La narration à distance de Marguerite Yourcenar », *Études romanes de Brno*, 7, 1997, p. 7-19.
- LEVILLAIN, Henriette, « *Mémoires d'Hadrien* » de Marguerite Yourcenar, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 1992.
- MURILLO CHINCHILLA, Veronica, « L'Hadrien de Yourcenar, un humanisme revisité », *Revista de lenguas modernas*, 19, 2013, p. 207-221.
- NESS, Béatrice, *Mystification et créativité dans l'œuvre romanesque de Marguerite Yourcenar. Cinq lectures génétiques*, Chapel Hill, North Carolina Studies in the Romance Languages et Literatures, 1994.
- NEVEU, Franck, *Études sur l'apposition*, Paris, Champion, 1998.
- NEVEU, Franck (dir.), « Linguistique du détachement », *Cahiers de praxématique*, 40, 2003.
- NEVEU, Franck, APOTHÉLOZ, Denis, COMBETTES, Bernard, *Les Linguistiques du détachement*, Berne, Peter Lang, 2009.

- NOAILLY, Michèle, « L'ajout après le point n'est-il qu'un simple artifice graphique ? », dans Jacqueline Authier-Revuz et Marie-Christine Lala (dir.), *Figures d'ajout. Phrase, texte, écriture*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 133-145.
- PAILLET, Anne-Marie et STOLZ, Claire (dir.), *L'Hyperbate. Aux frontières de la phrase*, Paris, PUPS, 2011.
- PIAT, Julien, *L'Expérimentation syntaxique dans l'écriture du Nouveau Roman (Beckett, Pinget, Simon). Contribution à une histoire de la langue littéraire dans les années 1950*, Paris, Champion, 2011.
- POIGNAULT, Rémy, « Alchimie verbale dans *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 3, 1984, p. 295-321.
- , *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Littérature, mythe et histoire*, II<sup>e</sup> partie, Bruxelles, Latomus, 1995.
- , « *L'oratio togata* dans *Mémoires d'Hadrien* », dans Rémy Poignault et Jean-Pierre Castellani (dir.), *Marguerite Yourcenar. Écriture, réécriture, traduction*, Tours, Société internationale d'études yourcenariennes, 2000, p. 49-63.
- PRÉVOT, Anne-Marie, *Dire sans nommer. Analyse stylistique de la périphrase chez Marguerite Yourcenar*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- PROUTEAU, Marie-Hélène, « Le sublime et la sublimation dans l'écriture de soi », dans *Analyses et réflexions sur Marguerite Yourcenar. « Mémoires d'Hadrien ». L'écriture de soi*, Paris, Ellipses, 1996, p. 103-107.
- STOLZ, Claire, « Ordre des mots et polyphonie : l'hyperbate chez Albert Cohen et Marguerite Duras », dans Agnès Fontvieille-Cordani et Stéphanie Thonnerieux (dir.), *L'Ordre des mots à la lecture des textes*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2009, p. 335-353.
- SUHAMY, Henri, *Les Figures de style*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1981.
- TALEB-KHYAR, Mohammed, « Poétiques de l'Histoire : *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar », *Revue romane*, 28/1, 1993, p. 111-121.

## RÉSUMÉS

### ROMAN D'ENEAS

Evelyne OPPERMANN-MARSAUX

Quelques propriétés énonciatives du *Roman d'Eneas* et l'émergence de l'écriture romanesque

Cet article cherche à montrer dans quelle mesure les propriétés énonciatives du *Roman d'Eneas* témoignent de l'émergence d'une écriture nouvelle, qui caractérisera par la suite le roman en vers. Les traces laissées par l'énonciation dans un texte littéraire peuvent *a priori* s'observer à deux niveaux : à l'intérieur de la narration et à travers les paroles les personnages enchâssées dans celle-ci. Le présent travail examine ainsi à la fois l'inscription du couple narrateur/narrataire dans la partie narrative, en particulier à partir de l'étude de la *deixis* et des modalités d'énoncé, et les différentes formes de discours rapporté mises en œuvre dans les vers 1 à 5671 du *Roman d'Eneas*. Il permet ainsi de mettre en évidence deux aspects par lesquels ce roman antique marque les débuts de l'écriture romanesque : la mise en scène du narrateur *je* dans son propre discours ainsi que la présence non négligeable de formes non marquées du discours rapporté (notamment du discours indirect libre), qui favorisent une certaine perméabilité des frontières énonciatives.

Pierre MANEN

Le *Roman d'Eneas* dans la version du ms A (BnF fr. 60) : un palimpseste linguistique

La version que propose le manuscrit A (BnF fr. 60) du *Roman d'Eneas* est caractérisée par un ensemble de traits dialectaux variés qui permettent de penser qu'elle a été produite dans le Nord-Ouest de la France : on y trouve en effet une majorité de traits picards ou, plus généralement de l'ouest mais, comme c'est souvent le cas, cette *scripta* picarde suppose que ces traits ne sont

ni majoritaires au regard des formes de l'ancien français standard ni même exclusifs de traits propres à d'autres aires dialectales, en particulier les dialectes de l'Est et du Nord-Est. Elle est aussi caractérisée par un ensemble d'usages propres au système graphique qui se met en place en moyen français qui, sans changer la langue du texte (en tout cas du point de vue de sa structure morphologique, syntaxique ou lexicale), le font passer dans l'ère du moyen français comme les traits picards le faisaient passer dans l'aire picarde. Mais dans la mesure où nombre des traits dialectaux du texte relèvent davantage d'un artifice graphique sans incidence sur la prononciation que d'un emprunt véritable à un système linguistique différent, on peut se demander si leur maintien ne procède pas, comme le développement des usages graphiques propres au moyen français, d'une esthétique générale du texte et de la langue.

## LA BOÉTIE

Alexandre TARRÊTE

La rhétorique de l'évidence dans le *Discours de la servitude volontaire*

Mis d'emblée en présence du scandale insoutenable de la servitude volontaire grâce aux ressources rhétoriques de l'*enargeia*, le lecteur du *Discours de la servitude volontaire* apprend ensuite à retrouver, dans les témoignages éclairants de l'Histoire, la lumière jamais éteinte de l'héroïsme et de la liberté. L'entreprise de libération proposée par La Boétie passe ainsi par une lente remontée vers l'Idée platonicienne de liberté, puis par une redescente vers le tableau de la servitude, que la notion désormais reconquise de liberté permet d'éclairer de manière intelligible.

Nora VIET

« Mettre la main aux plaies incurables ». Le pari de l'éloquence paradoxale dans le *Discours sur la servitude volontaire*

S'adressant à une humanité aliénée par des siècles de tyrannie, qui consent à son mal par habitude de servir, Étienne de La Boétie déploie une stratégie discursive qui repose tout entière sur une figure de pensée dominante : le paradoxe. Je propose de montrer comment se manifeste

ce choix rhétorique radical, à quelles apories il expose l'auteur, et quelles solutions rhétoriques élabore le texte pour relever un pari présenté comme perdu d'avance : libérer les esprits de l'erreur de la servitude.

## CORNEILLE

Nicholas DION

« D'un genre peut-être plus sublime » : la mise en forme des intentions dans *Cinna*

Au quatorzième chapitre de *La Poétique*, alors qu'il hiérarchise les quatre dénouements possibles selon que le personnage qui agit ou n'agit pas – entendre « commet un acte violent ou ne le fait pas » –, connaît ou non sa victime, Aristote affirme que les meilleures pièces sont celles « où celui qui a l'intention d'accomplir un acte irréparable en pleine ignorance reconnaît sa victime avant d'agir ». À l'inverse, si le personnage ayant « l'intention d'agir en pleine connaissance [...] ne va pas jusqu'à l'acte », il en résulte la plus mauvaise combinaison. Or, le cas qu'Aristote écarte, celui-là même qu'il considère comme le pire dénouement tragique, Corneille choisit, dans *Cinna*, de le mettre en scène deux fois plutôt qu'une. La mise en forme des réactions des personnages, au premier desquelles il faut placer la « joie » que goûte Émilie au quatrième acte, est tributaire de ce choix poétique : entre sa décision de ne pas survivre à son amant et son ultime conversion, Émilie accepte deux fois de ne pas agir. Sous cet angle, la rhétorique mise en œuvre par Cinna afin de convaincre son « aimable inhumaine » n'en apparaît que plus significative : dès la deuxième scène du troisième acte, le héros ne souhaite plus agir. Au final, c'est également l'éclat de la clémence d'Auguste, les termes avec lesquels elle est comprise, qu'une telle lecture permet d'éclairer.

Jean de GUARDIA

*Cinna* et le genre délibératif

Il s'agira de montrer la manière dont Corneille réinvestit les schémas de la rhétorique du conseil politique (la rhétorique délibérative au sens strict) dans les monologues de dilemme et d'hésitation. Par cette

transformation du délibératif, Corneille élimine tous ses défauts proprement théâtraux et notamment son statisme, dénoncé par les théoriciens du temps, tout en conservant son intérêt dramaturgique majeur : celui d'être une parole qui engendre le drame.

## MARIVAUX

Fabienne BOISSIÉRAS

L'implication passive dans *La Vie de Marianne* de Marivaux

260

Irréductibles à des procédures intellectuelles, les sentiments dans *La Vie de Marianne* jouent cependant un rôle considérable dans ce que Ricœur nomme le « décider ». C'est à partir du dosage d'agentivité et de résultativité opéré dans les procès que l'on peut évaluer la part d'implication du sujet. Chez Marivaux, les choses sont des plus « compliquées », car aux décisions volontaires se superposent des intentions clandestines, des actions déclenchées et subies qui semblent échapper à toute intervention possible. C'est à partir de réglages en langue toujours subtils chez Marivaux – et non seulement dans la sphère du verbe – que nous pouvons être renseignés un peu mieux sur l'exercice d'une volonté.

Lise CHARLES

Marianne dramaturge : la scène dialoguée dans *La Vie de Marianne*

De nombreuses séquences de *La Vie de Marianne* se présentent comme des « scènes », qui nous font retrouver Marivaux dramaturge et semblent facilement transposables au théâtre. Cette ressemblance entre roman et théâtre est particulièrement frappante aux moments de discours direct : la voix narrative disparaît alors complètement, laissant la parole aux personnages et montrant l'action sans la raconter. Mais le discours romanesque a ses spécificités et ses ressources propres. L'article s'intéresse notamment aux indices de l'approximation dans le discours direct (ainsi, un même échange de répliques peut être présenté comme itératif grâce à des verbes d'attribution à l'imparfait, ce qui lui permet un enchaînement

souple avec le récit qui précède, avant de devenir clairement singulatif), mais également à la démarcation souvent brouillée entre les répliques des personnages (position des verbes d'attribution, problèmes de ponctuation) ou entre les répliques des personnages et les réflexions de la narratrice. De ces analyses grammaticales et stylistiques, on essaie de tirer des hypothèses générales sur la voix narrative : Marianne feint de « représenter » les choses comme elles se sont passées, mais entretient dans le même temps un flou qui laisse deviner que l'histoire qu'elle raconte n'est qu'un récit inventé à plaisir.

## BAUDELAIRE

Pauline BRULEY

Figures d'amplification dans les *Petits poèmes en prose* :  
l'esthétique du « thyrses » à l'œuvre ?

Deux figures d'amplification rhétorique sont particulièrement à l'œuvre dans *Le Spleen de Paris*, où elles semblent remplir un rôle structurant, particulièrement hors du cadre métrique. L'expolition d'une part, réexpose une idée pour la rendre plus saillante ; la paraphrase d'autre part, développe différents aspects d'une idée. Les deux trouvent une réalisation allégorique et stylistique dans « Le thyrses ». Ces amplifications du même, répétitions et variations autour du signifié poétique, permettent de construire un modèle où se déploient les symétries et le mouvement, la ligne, et la courbe, afin que s'y glissent l'hésitation ou la discordance, voire le heurt.

Stéphanie THONNERIEUX

Qui parle dans *Le Spleen de Paris* ? Dialogue, dialogisme et point de vue

Il s'agit de proposer une étude énonciative du *Spleen de Paris*. Si ce recueil pose de façon aussi singulière la délicate question de l'énonciation en poésie, c'est parce qu'elle se manifeste très souvent sous la forme d'une véritable parole. Nombreux sont les poèmes en prose qui se présentent en effet comme des monologues ou des dialogues, ou bien la parole s'y

manifeste sous la forme d'échanges insérés en discours direct mais aussi sous d'autres formes de discours rapportés et d'effets de voix. L'existence de plusieurs plans d'énonciation, leur hiérarchie, leur ordre et leurs proportions dans les poèmes impliquent souvent une multiplication des sujets et la représentation de plusieurs points de vue dont on cerne parfois mal la source d'énonciation. L'emploi de la PI en situation de discours direct peut notamment poser un problème d'interprétation. Les phénomènes énonciatifs de dialogue et de dialogisme, au cœur du *Spleen de Paris*, n'ont pas été beaucoup étudiés d'un point de vue linguistique. Ils permettent pourtant d'envisager plus précisément la question du point de vue et de la responsabilité de certains énoncés : non seulement le sujet s'y manifeste parfois de façon implicite, mais son expression tend aussi à rendre confuse la distinction entre les figures de l'énonciateur produites par l'œuvre, celles des locuteurs mis en scène et celle de l'auteur lui-même tel qu'on se le représente. Une approche énonciative peut ainsi donner un autre éclairage sur le fonctionnement sémantique et pragmatique de certains poèmes du *Spleen de Paris*. Plus largement, avec ce recueil, c'est un lyrisme critique qui investit le champ du poème en prose.

## YOURCENAR

Frédéric MARTIN-ACHARD

Entre Antiquité et modernité, l'hyperbate dans *Mémoires d'Hadrien*

Dans *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar cherche à dresser le « portrait d'une voix », celle d'un empereur romain philhellène, en donnant à sa langue un rythme, un ton, hérité du grec et du latin, en l'infléchissant pour lui conférer une « authenticité tonale ». Pour qualifier ce ton, Yourcenar forge le concept d'« *oratio togata* », style « togé », qui ne repose pas sur l'imitation de modèles anciens mais consiste en la création d'un « effet d'Antiquité ». Mon hypothèse est que l'hyperbate, dont la dualité est constitutive, inscrit cette tension entre Antiquité et Modernité dans le style des *Mémoires d'Hadrien* et représente la figure clef pour décrire l'*oratio togata*. En tant que figure d'inversion et de



déplacement – sa définition antique –, elle bouleverse l'ordre des mots dans la phrase et rappelle des langues dans lesquelles les désinences casuelles sont déterminantes. En tant que figure d'ajout – son acception moderne –, elle a trois fonctions principales dans le roman : contribuer à l'universalisation de l'expérience personnelle ; souligner la méditation sur le temps ; et générer une tonalité pathétique. Au final, nous verrons, à la lumière de l'hyperbate, que le style des *Mémoires d'Hadrien* est plus proche de la prose des moralistes classiques que de celles des modèles antiques ou de la langue littéraire du milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

Franck NEVEU

Discontinuité et déploiement. Sur la syntaxe oratoire dans *Mémoires d'Hadrien*

La parole (la voix, le ton, le rythme, la cadence) occupe une position centrale dans les modes d'organisation textuelle qui caractérisent *Mémoires d'Hadrien* à différents paliers linguistiques. Marguerite Yourcenar a elle-même évoqué le recours au « genre togé » (*oratio togata*) pour faire « parler » Hadrien (« style soutenu, mi-narratif, mi-méditatif, mais toujours essentiellement écrit, d'où l'impression et la sensation immédiates sont à peu près exclues, et d'où tout échange verbal est *ipso facto* banni » (*Le Temps, ce grand sculpteur*). L'*oratio togata* est une forme, très monologique et scripturale, de la *dignitas* antique, telle qu'elle peut apparaître dans la doctrine stoïcienne, et elle permet à Marguerite Yourcenar, par le biais de la fiction épistolaire, de mettre en scène une adresse de parole destinée non à un destinataire proprement dit, mais à un interlocuteur idéal, à *l'homme en soi*, « qui fut la belle chimère des civilisations jusqu'à notre époque ». Au niveau structural de phrase, cette centralité de la parole peut se mesurer à la syntaxe *oratoire* qui caractérise le discours d'Hadrien. Deux traits, que l'on pourrait tenir pour des formes figurales, marquent cette syntaxe : la discontinuité et le déploiement. Détachement frontal, détachement caudal, usage récurrent de la clausule et des parallélismes, structure périodique de l'énoncé, asyndète, diversité des ouvertures phrastiques, ruptures thématiques, oppositions des cadences, notamment, concourent à définir et à représenter l'éthos discursif d'Hadrien, *varius, multiplex, multiformis*.



## TABLE DES MATIÈRES

Le style entre grammaire et rhétorique	
Joëlle Gardes Tamine.....	7

### *Roman d'Eneas*

Quelques propriétés énonciatives du <i>Roman d'Eneas</i> et l'émergence de l'écriture romanesque	
Evelyne Oppermann-Marsaux.....	13
Le <i>Roman d'Eneas</i> dans la version du ms A (BnF fr. 60) : Un palimpseste linguistique	
Pierre Manen.....	29

### La Boétie

La rhétorique de l'évidence dans le <i>Discours de la servitude volontaire</i>	
Alexandre Tarrête.....	53
« Mettre la main aux plaies incurables ». Le pari de l'éloquence paradoxale dans le <i>Discours de la servitude volontaire</i>	
Nora Viet.....	73

### Corneille

« D'un genre peut-être plus sublime » : la mise en forme des intentions dans <i>Cinna</i>	
Nicholas Dion.....	93
<i>Cinna</i> et le genre délibératif	
Jean de Guardia.....	109

## Marivaux

L'implication passive dans <i>La Vie de Marianne</i> de Marivaux Fabienne Boissières .....	131
Marianne dramaturge : La scène dialoguée dans <i>La Vie de Marianne</i> Lise Charles .....	151

## Baudelaire

Figures d'amplification dans les <i>Petits poèmes en prose</i> : l'esthétique du « thyrses » à l'œuvre ? 266 Pauline Bruley .....	173
Qui parle dans <i>Le Spleen de Paris</i> ? Dialogue, dialogisme et point de vue Stéphanie Thonnerieux.....	191

## Yourcenar

Entre Antiquité et modernité, l'hyperbate dans <i>Mémoires d'Hadrien</i> Frédéric Martin-Achard .....	211
Discontinuité et déploiement. Sur la syntaxe oratoire dans <i>Mémoires d'Hadrien</i> Franck Neveu .....	227
Bibliographie.....	243
Résumés .....	257
Table des matières .....	265